JEF VAN KEMPEN

J.-K. HUYSMANS À TILBURG

Traduit du néerlandais et annoté par Jan Landuydt

2013

couverture

Portrait de Constant Huijsmans

JEF VAN KEMPEN

J.-K. Huysmans à Tilburg[1]

Traduit du néerlandais et annoté par Jan Landuydt

« A propos, ton nom en hollandais est Joris-Karel Huijsmans. Tu as écrit de l'allemand[2] ». C'est par cette remarque que Constantijn Huijsmans conclut sa lettre[3] du 26 décembre 1874 à son neveu[4] français Charles-Marie-Georges Huysmans, fils de son frère Victor, décédé. La raison de la lettre est le début littéraire de son neveu, le recueil de poèmes en prose *Le Drageoir à épices*, qui vient de paraître en octobre de la même année. La remarque de Constantijn Huijsmans concerne le nom de plume par lequel son neveu, pour mettre en évidence ses origines hollandaises, a par méprise signé son premier livre : Jorris-Karl Huÿsmans. L'auteur corrige ultérieurement son premier prénom (« Jorris » n'existe dans aucune langue), mais non le deuxième. Sous le nom de Joris-Karl Huysmans[5], il va jouer un rôle important dans la littérature française de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième.

Joris-Karl Huysmans naît le 5 février 1848 à Paris comme fils du peintre Victor-Godfried Huijsmans, originaire de Breda, et de l'institutrice française

[1] Article initialement publié dans la revue hollandaise *Tilburg. Tijdschrift voor geschiedenis, monumenten en cultuur*, 6ème année, n° 3, 1988, p. 72-77, et disponible sur l'internet (http://kempis.nl/mag/j-k-huysmans-in-tilburg-2). Dans son article, Jef van Kempen utilise systématiquement l'orthographe « Huijsmans » pour le nom de l'écrivain et des membres de sa famille. Nous conservons cette orthographe pour ces derniers, mais retenons l'orthographe « Huysmans » pour le nom de l'écrivain, puisque c'est ainsi qu'il signa la plupart de ses livres et articles. La question est complexe. En néerlandais, les combinaisons « ui », « uij » et « uy » (« uij » étant quasi systématiquement écrit « UY » en capitales - l'oncle Constant signa « C.C. HUYSMANS » ses articles dans la revue *De Gids* [voir plus loin]), correspondent au diphtongue [ə:y], qui n'existe pas en français où ces différentes combinaisons sont généralement prononcées abusivement [ui]. On sait que Huysmans, souhaitant garder une trace de l'orthographe originale du nom de sa famille néerlandaise, signa ses lettres - et son premier livre - en remplaçant la combinaison « ij » inexistante en français par un « y » surmonté d'un tréma. En optant pour le nom d'auteur « Joris-Karl Huysmans », sans le tréma (qu'il maintient toutefois pour, par exemple, la publication des « Habitués de café » en 1889 et l'édition des *Trois Primitifs* chez Messein en 1905), il néerlandise/germanise donc son prénom mais, par contre, francise totalement l'orthographe de son nom de famille.
Signalons encore que Jef van Kempen a écrit, en collaboration avec Ed Schilders, un autre article relatif à la conversion de Huysmans : « Estheet tussen vier muren. De bekering van Joris-Karl Huysmans [Un esthète entre quatre murs. La conversion de Joris-Karl Huysmans] » (initialement publié en 1996 dans la revue littéraire *De Parelduiker* et disponible sur la page internet http://kempis.nl/mag/de-bekering).

[2] « Karl » est en effet la forme allemande du prénom néerlandais « Karel ».

[3] Lettre intégralement reproduite dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 3, 1930, p. 78-81.

[4] Et filleul, ce qui n'est pas sans importance pour comprendre le caractère privilégié des liens amicaux entre l'oncle et le neveu parisien.

[5] L'oncle Constant n'acceptera jamais cette altération du prénom de son neveu, qu'il continuera systématiquement d'appeler Georges, notamment dans ses testaments.

Elisabeth-Malvina Badin. Son père, qui gagne sa vie[6] principalement en illustrant des missels et des paroissiens[7], décède prématurément en 1856.

La tradition picturale dans la famille Huijsmans remonte au dix-septième siècle, à Anvers; des œuvres du peintre paysagiste Cornelis Huijsmans (1648-1727) sont conservées dans, entre autres, le Louvre et l'Hermitage à Saint-Pétersbourg[8]. Jacobus Huijsmans, né à Breda en 1776, est également paysagiste et a fait ses études à l'Académie Royale d'Anvers. Il est en outre professeur de dessin à l'Académie Royale Militaire et directeur de l'Institut de dessin de la ville de Breda[9]. Il n'est dès lors pas étonnant que ses deux fils Constantijn et Victor, nés en 1810[10] et 1815, soient eux aussi envoyés à l'Académie anversoise pour y être formés. Au début des années 1830, les deux frères partent pour Paris[11]. Fidèle à la tradition, Constantijn Huijsmans réussit à son tour à développer une certaine réputation comme peintre paysagiste[12].

En 1837[13], il est appelé à retourner d'urgence à Breda, pour y reprendre la fonction d'enseignant de son père devenu aveugle. La famille dépendant de ce revenu – à part les deux frères, il y a encore six filles – il lui est impossible de fuir devant ses responsabilités[14]. En 1859, son père Jacobus Huijsmans

---

[6] « après de longues difficultés », selon Pieter Johannes Veth (1814-1895, géographe et ethnologue, rédacteur de la revue *De Gids*) dans une lettre à Johan Rudolph Thorbecke (1798-1872, homme d'Etat néerlandais), datée du 10 septembre 1862 et conservée aux Archives Nationales à La Haye, *Archives J.R. Thorbecke*, n° d'inventaire 74.

[7] Son travail le plus connu est *La Journée d'un chrétien* (1852-1853), livre de prières qu'il orna d'illustrations et dont il mit en couleurs les pages. On connaît de lui deux aquarelles : *Le débarquement* (37 x 50 cm), qui a fait l'objet d'une vente publique le 9 décembre 1991 (site internet *Artprice*), et *Gageldonk* (1844), conservée à la KUB (université catholique de Bruxelles), n° d'inventaire P88/920-1.

[8] Une des rares peintures religieuses de Cornelis Huijsmans, *Les pèlerins d'Emmaüs*, orne le déambulatoire de l'église Notre-Dame au-delà de la Dyle à Malines en Belgique. Cornelis est d'ailleurs le deuxième prénom de l'oncle de Huysmans.

[9] Il est aussi droguiste et plus particulièrement marchand de couleurs.

[10] Le 1er janvier.

[11] Constant y suit des cours à l'Académie des beaux-arts.

[12] Pour de plus amples informations sur Constantijn Huijsmans, on peut consulter Wilma van Giersbergen, *De kunst is geheel en al bijzaak. De moeizame carrière van C. C. Huijsmans (1810-1886) [L'art est tout à fait accessoire. La carrière pénible de C. C. Huijsmans (1810-1886)]*, Tilburg, Stichting Zuidelijk Historisch Contact, 2003. Cette étude très fouillée (plus de 300 pages), scientifiquement documentée et richement illustrée montre le grand intérêt qui, aux Pays-Bas, est porté à la personne de Constant Huijsmans. L'ouvrage comporte deux biographies circonstanciées, celle de Jacobus Carolus Huijsmans, grand-père de Joris-Karl, puis celle de son fils et successeur Constantinus Cornelis Huijsmans, l'oncle de l'écrivain. Ensuite y sont évoquées les institutions où Constant enseigna le dessin, ainsi que les théories, les méthodes et les ambitions de ce dernier.

[13] En 1836 selon Ronald Peeters, *De Paap van Gramschap. Vier eeuwen schrijven en drukken in Tilburg [Le papiste du courroux. Quatre siècles d'écriture et d'imprimerie à Tilburg]*, Boekhandel Gianotten, 1992.

[14] Il publie également des livres, dont le manuel de dessin *Het landschap [Le paysage]* (Dordrecht, H.J. Backer) en 1840 et *Grondbeginselen der teekenkunst [Principes fondamentaux de l'art du dessin]* (Amsterdam, P.N. van Kampen) en 1852, ouvrage qui pourvoit aux besoins de l'enseignement du dessin, ainsi que des articles dans la revue *De Gids*, consacrés au dessin et au métier d'art, dont « De kunstbeschaving van den nijverheidsstand en de middelen om haar te bevorderen [L'éducation artistique du milieu industriel et les moyens de la promouvoir] » (1853), « Het teekenen beschouwd in betrekking tot de nijverheid [Le dessin considéré par rapport à l'industrie] » (1858) et « Eene vraag des tijds. Kunst en industrie [Une question actuelle. L'art et l'industrie] » (1863). Grâce entre autres à ses publications, il est nommé membre de l'Académie Royale des beaux-arts à Amsterdam.

décède à Ginneken, près de Breda. Quelques-unes des filles ont entre-temps pris le voile; l'une d'elles passe ses jours au béguinage de Turnhout[15].

Le 22 mars 1866, Constantijn Huijsmans s'établit avec sa sœur Oda à Tilburg, où il est nommé professeur de dessin – le premier - à l'Ecole publique[16] Koning Willem II qui vient d'y être créée.

Vincent van Gogh est un de ses premiers élèves[17].

L'écrivain. Les débuts littéraires de Joris-Karl Huysmans ne sont certainement pas faciles. Après le refus de son *Drageoir à épices* par plusieurs éditeurs, sa mère le met en contact avec l'éditeur Hetzel. Edmond de Goncourt note dans son journal, le 23 mars 1886, ce que Huysmans lui a dit le même jour au sujet de son début de 1874 : « A quelques jours de là, Hetzel lui faisait dire de passer chez lui, et dans une entrevue féroce, lui déclarait qu'il n'avait aucun talent, n'en aurait jamais, que c'était écrit d'une manière exécrable, qu'il *recommençait la Commune de Paris dans la langue française*, qu'il était un détraqué de croire qu'un mot valait plus qu'un autre, […]. Et Huysmans me peignait l'anxiété que cette scène avait mise dans le cœur de sa mère, […] en même temps que la douloureuse méfiance qui lui était venue à lui, de son talent[18]. » Néanmoins, le livre sera finalement publié à frais d'auteur par la maison d'édition Dentu. Si les inquiétudes de la mère de Huysmans sont provoquées par le jugement impitoyable d'un éditeur ami, elle n'a pas lu elle-même le manuscrit; manifestement, il en est autrement pour l'oncle Constantijn. Le mécontentement que celui-ci exprime au sujet du livre de son neveu, montre qu'il l'a bien lu avec attention. Afin de pouvoir apprécier la réaction de Constantijn Huijsmans au livre, dans sa lettre précitée du 26 décembre 1874, il est indispensable de dire un mot sur le

---

[15] En fait, aucune des quatre tantes hollandaises célibataires de Huysmans n'entra dans les ordres. Catharina (Catho) vivait à Turnhout chez sa soeur Augusta (Gusta) et son mari Adrianus Oomen; Oda et, plus tard, Virginia vivaient avec leur frère Constant qui avait très tôt (en 1855, après un an de mariage) perdu son épouse Louise Kerstens, et Maria Jacoba (la Micko dont Huysmans garda un si beau souvenir), bien qu'elle vécût dans le béguinage de Turnhout, n'était pas vraiment béguine : son nom ne figure pas dans le registre des béguines décédées. La sixième soeur, Mathilda, était, comme Augusta, mariée (avec Reinier Dekkers - le couple vivait à Rotterdam).

[16] Rijks-HBS = (littéralement) école civile supérieure publique, ce qui correspond au lycée.

[17] De septembre 1866 à mars 1868. Voir H.F.J.M. van den Eerenbeemt, « Constantijn Huijsmans, tekenleraar van Vincent van Gogh [Constantijn Huysmans, professeur de dessin de Vincent van Gogh] », *Brabantia*, 21ème année, n° 1, 1972, p.18-23; H.F.J.M. van den Eerenbeemt, *De onbekende Vincent van Gogh, leren en tekenen in Tilburg 1866-1868 [Vincent Van Gogh inconnu, apprendre et dessiner à Tilburg 1866-1868]*, édition de la commune de Tilburg, 1972; Jan Meyers, « Het falen van een briljante leerling. Vincents HBS-tijd in Tilburg (1866-1868) [L'échec d'un élève brillant. Vincent à la HBS à Tilburg (1866-1868)] », *Tilburg, tijdschrift voor geschiedenis, monumenten en cultuur*, 8ème année, n° 2, 1990, p. 32-37. Dans son article « Nieuwe Huijsmans-schetsen. Een aanzet tot inventarisatie van het beeldend en geschreven werk van Constant Cornelis Huysmans [Nouveaux croquis huijsmansiens. Amorce d'inventaire de l'œuvre picturale et écrite de Constant Cornelis Huijsmans] » (*Tilburg, tijdschrift voor geschiedenis, monumenten en cultuur*, 8ème année, n° 2, 1990, p. 53-55), Ad C. Willemen essaie de démontrer que certains dessins du professeur Constant Huijsmans ont influencé l'oeuvre de jeunesse de Van Gogh et même servi de modèle à quelques dessins de celui-ci. Des dessins de Constant Huijsmans, provenant de ses carnets de dessin conservés aux archives de la Ville de Breda, un croquis de Van Gogh fait à Tilburg, ainsi qu'un dessin de l'élève confronté à celui de son professeur, sont repris en annexe.

[18] *Journal des Goncourt*, Tome septième 1885-1888, Paris, Charpentier, 1894, p. 115-116.

contenu de ce recueil. On ne s'étonnera pas que Joris-Karl Huysmans ait développé lui aussi un goût profond pour la peinture. Outre les nombreuses critiques d'art qu'il consacre au mouvement des peintres impressionnistes, de pleine actualité, et à des peintres encore peu connus à l'époque tels que Gustave Moreau et Odilon Redon, il loue régulièrement, en des pages lyriques, les peintres du pays de son père. Dans *Le Drageoir à épices*, il décrit ses impressions des œuvres des peintres du dix-septième siècle Adriaan Brouwer et Cornelis Bega que, visiteur passionné de musées, il a découvertes au Louvre. Son recueil, fortement influencé par les poèmes en prose d'Aloysius Bertrand et de Charles Baudelaire, comporte également des textes sur, entre autres, le district parisien de la Bièvre et le poète François Villon. Ces textes recueillent beaucoup d'appréciation de la part de son oncle, qui le félicite du fond de son cœur pour ces « pages peintes en paroles[19] ». Constantijn Huijsmans est toutefois vraiment choqué de devoir constater à la lecture du recueil que l'intérêt de son neveu va au-delà des tableaux des peintres hollandais et flamands au Louvre ou de la description en paroles des aspects esthétiques d'un marché parisien.

Joris-Karl Huysmans, qui a reçu sa formation scolaire à l'Internat Hortus et au Lycée Saint-Louis, commence à travailler en 1866, à l'âge de 18 ans, comme fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, une tradition dans la famille de sa mère. Sans beaucoup de conviction, il consacrera encore ses loisirs, pendant une année, aux études de droit. Avec une seule interruption en l'an sanglant 1870 – l'année du siège prussien de Paris et de la guerre civile qui s'ensuivit; l'année où il fut mobilisé mais renvoyé chez lui après peu de temps pour dysenterie – il se plonge corps et âme dans la vie littéraire parisienne, où une vraie révolution se déroule à cette époque. Après la publication de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert en 1856 et de *Germinie Lacerteux* des frères Goncourt en 1865, Emile Zola sort en 1867 son roman *Thérèse Raquin*, qui a un grand retentissement et constitue le vrai acte de naissance du naturalisme. Une différence importante entre la prose naturaliste (moderne) et idéaliste (désuète) réside dans le fait que les disciples de Zola, dont Joris-Karl Huysmans fait également partie pendant un certain temps, visent à décrire la société « dans tous ses aspects ». Cela signifie notamment que l'érotisme va occuper une place plus importante en littérature et que l'image idéaliste de la femme telle qu'elle existait jusque-là, disparaîtra progressivement. C'est ici que se révèle le conflit entre l'oncle et le neveu Huysmans, ou plus précisément entre la famille et le neveu, conflit qui s'envenimera encore à l'occasion du testament de Constantijn Huijsmans. *Le Drageoir à épices* comporte lui aussi quelques passages érotiques et dans un des poèmes en prose figure, selon le modèle naturaliste, une prostituée. Constantijn Huijsmans se demande dans sa lettre quelle famille honorable confierait une fille à un homme n'ayant même pas la délicatesse de cacher qu'il a plusieurs maîtresses. Il précise plus loin que son neveu pourrait sans doute arguer qu'il ne s'agit pas de sa propre personne mais de la situation qu'il a décrite, mais pourquoi choisir alors un

[19] *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° cité, p. 78.

sujet pareil ? Et comment pourrait-on adéquatement dépeindre une telle situation si on ne la connaît pas ? C'est un coup dans le mille.

La lettre que Constantijn Huijsmans, âgé de 64 ans, envoie de son atelier de Tilburg à Paris, sa seule lettre à son neveu qui, pour autant que l'on sache, ait été conservée, est, après quelques autres communications sur l'état de santé de certains membres de la famille, signée « Ton oncle et ami[20] ».

Les bohémiens. Par la suite, Joris-Karl Huysmans laisse son oncle dans l'ignorance de ses progrès littéraires, mais sa sympathie pour lui n'en pâtit pas. Dans son enfance, il visita déjà, avec sa mère, les endroits où vivait la famille de son père : Breda, Ginneken, Turnhout, puis aussi Tilburg[21]. Jeune homme, avec sa prédilection pour le nord, il passe des vacances à Tilburg dans l'intention de faire au départ de là des voyages vers les grandes villes et les musées renommés des Pays-Bas, dont il fera rapport ultérieurement.

Grâce à la bonne réception du *Drageoir à épices* dans la presse française, Huysmans a l'occasion de publier ses textes dans la rubrique « Croquis et eaux-fortes » de la nouvelle revue *Le Musée des Deux Mondes*. De 1875 à 1877, il y place régulièrement des contributions, reprises en partie de son premier recueil. Au sujet de la Hollande, la revue publie dans son numéro du 1er avril 1875 « La Tulipe[22] » et, le 15 février 1877, « En Hollande[23] ». Le texte qu'il écrit le 15 juillet 1875 n'est pas repris, comme tant d'autres de cette période productive, dans le *Musée des Deux Mondes*[24]. Il s'agit de l'évocation d'un événement vécu au cours de ses vacances à Tilburg en août 1874[25] : « Un campement de bohémiens ».

---

[20] *Ibid.*, p. 81.

[21] Signalons aussi une visite de Constant Huijsmans à sa famille parisienne après le bombardement de Paris (visite évoquée par Wilma van Giersbergen, qui cite une lettre de Constant Huijsmans à P.J. Veth, envoyée de Tilburg le 15 décembre 1871, conservée à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, *Collection P.J. Veth*, n° d'inventaire BPL 1756). Plusieurs mois après son séjour à Paris, Huijsmans, toujours impressionné, décrit à Veth les circonstances dans lesquelles il retrouva sa famille. A l'époque du siège de Paris, la famille avait quitté la ville pour aller vivre temporairement près de Sèvres. Constant Huijsmans était à cette époque tenu au courant par des lettres passées au-delà des lignes prussiennes « par ballon monté ». Joris-Karl avait été mobilisé, mais atteint de dysenterie, il avait été renvoyé chez lui. La guerre finie, la famille avait regagné Paris. A son grand soulagement, Constant Huijsmans les y retrouva tous indemnes, bien que dans un état « qu'il est plus facile de s'imaginer que de décrire ». Au sujet de son neveu, Huijsmans écrit à Veth que c'est « un jeune homme on ne peut plus charmant de 21 ans » (âge approximatif), en ajoutant avec fierté que suite à des examens auxquels il avait brillamment réussi, Joris-Karl travaillait au Ministère de l'Intérieur dès l'âge de 18 ans.

[22] Repris dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 26, 1953, p. 1-2. Plusieurs textes de Huysmans parus dans le *Musée des Deux Mondes*, dont « La Tulipe », sont réunis dans *Croquis et eaux-fortes*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1984.

[23] Repris dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 33, 1957, p. 73-80. Une deuxième version de « En Hollande » fut publiée par la *Revue illustrée* (n° 25, 15 décembre 1886 et n° 27, 15 janvier 1887). Elle a été republiée, selon la même subdivision, dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 53, 1967, p. 8-14 et n° 54, 1968, p. 69-76. Les deux versions sont reprises dans *En Hollande*, L'Echoppe, 1993 et dans *Paris, suivi de En Hollande*, Paris, l'Herne, 1994.

[24] Jef van Kempen commet ici une erreur. La date citée n'est pas celle de la rédaction du texte, mais bien celle de sa publication au *Musée des Deux Mondes*, qui eut donc effectivement lieu.

[25] Le texte de Huysmans commençant par « Par un beau soir du mois d'août de l'année dernière, j'étais à Tilburg, […] » et ayant été publié en 1875, on peut en effet penser qu'il relate une scène vécue en août 1874. Or, Huysmans a probablement rédigé son article plus tôt, en 1874, et évoquerait donc une visite à son oncle ayant eu

« Un campement de bohémiens » par J.-K. Huysmans[26]

[suit une traduction en néerlandais de l'évocation littéraire du fait divers par Huysmans, dont voici le texte original tel que publié dans le *Musée des Deux Mondes*]

> Par un beau soir du mois d'août de l'année dernière, j'étais à Tilburg, en Hollande, chez mon oncle, le peintre. Le jour commençait à baisser, les grandes baies qui éclairaient l'atelier ne laissaient plus entrer qu'une lumière chétive et grognonne; j'étais plongé dans une collection de gravures de Luyken, un prodigieux artiste qui égale s'il ne surpasse Callot, quand la porte s'ouvrit. La bonne entra comme un ouragan, criant, de toute sa voix : — Ô meinher! ô meinher!
>
> — Hein! quoi? Je sors, la porte de la maison est grande ouverte, mon oncle et ma tante causent avec animation, il y a foule sur la place; la ville de Tilburg est en émoi, ce ne sont que gens rassemblés en groupes, gesticulant, parlant, montrant du doigt la longue allée de peupliers qui s'étend à perte de vue, des hommes qui se tirent par la manche de leurs habits, qui se prennent par le bouton de leur pardessus, des femmes qui commentent avec forces gestes et clignements de paupières, avec d'incessants branles et va-et-vient de têtes, les discours de leurs maris, quand un vacarme de ferrailles secouées, sonnant formidablement, et six carrioles encombrées de bannes, de mâts, d'hommes, de femmes, d'enfants, le tout confondu pêle-mêle, en un tas, les uns sur les autres, débouchèrent sur l'allée et se rangèrent en cercle autour d'une grande mare, qui verdoyait au milieu de la place.
>
> L'arrivée de ces carrioles était un événement grave. Le bourgmestre se détacha du groupe où il pérorait, se campa, la jambe droite en avant, s'essuya les lèvres avec un foulard, toussa, cracha, et, d'une voix mâle, adressa la parole aux nouveaux arrivés ... Ceux-ci parurent fort peu s'occuper du discours et de celui qui le prononçait, et des femmes aux yeux de flammes, aux dents éblouissantes, vêtues de guenillons indescriptibles, de chemisettes en loque, laissant entrevoir sous leurs déchirures des éclaircies de chairs blondes, sautèrent des charrettes, empoignèrent les bâches, les perches, les enfants, et jetèrent le tout par terre dans la boue.
>
> Le bourgmestre était stupéfié et ne soufflait plus mot. C'était, dans la dernière carriole, un fourmillement continu; on distinguait, çà et là, dans le remous de la toile qu'on secouait, des torses de vieilles femmes échevelées, des bustes d'hommes dépoitraillés, des têtes de marmots, hagards et fangeux; dès que cette marmaille eut touché terre, elle se mit à rôder comme une ventrée de jeunes loups, s'accrochant à tous ceux qui les regardaient, leur demandant dans toutes les langues possibles, un petit sou et du pain. Les hommes descendirent à leur tour et s'assirent en rond sur l'herbe, et pendant qu'ils s'étalaient, haillonneux et splendides, sous la broussaille de leurs longs cheveux,

---

lieu en août 1873. En effet, la presse locale de l'époque traite en 1873 de la venue des bohémiens décrite par Huysmans, alors qu'en 1874, on n'y trouve aucune trace d'un tel événement. Voir note 32.

[26] Repris dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 25, 1953, p. 261-264, ainsi que dans *Croquis et eaux-fortes*, éd. cit., et dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Huysmans, dirigé par Pierre Brunel et André Guyaux, Paris, Éditions de l'Herne, 1985, p. 60-62.

dans la cuirasse de boue qui les recouvrait, les femmes lançaient à terre le restant des perches et des coquemars qui sonnaient désespérément aux heurts des cailloux et des mâts. En un clin d'œil le feu s'alluma, les tentes furent élevées, les Bohémiens se séchèrent, les chevaux s'en furent paître n'importe où, les femmes et les enfants requirent, non comme des mendiants qui demandent l'aumône, mais comme des princes qui réclament un tribut, de l'argent, de la paille, du pain et de la bière. Les Tilburgeoises affluaient en masse, chargées de gros pains de seigle, de rouelles de poissons et de bœufs fumés, de bottelettes de pourpier, de tas de choux rouges et de pommes de terre.

Le jour baissait de plus en plus; le ciel n'était plus de ce bleu si tendre qui donne tant de charmes aux ciels de la Nederland, la cendre bleue se fonçait, se fonçait et tournait à l'indigo mêlé de noir. A la lueur des feux, ce campement de gredins était superbe. Les figures s'éclairaient tout à coup à un pétillement de bûches, et toutes ces peaux blondissantes se pénétraient comme d'un fluide d'or; puis, quand les tisons s'écroulèrent, rouges, que les flammes ne voltigèrent plus qu'à ras de terre, les joues rondes des femmes, les minois futés et hagards des marmots se teignirent comme de larges plaques d'un fard sanglant.

Je me promenais autour des tentes, lorsqu'une jeune femme, adorablement belle, me saisit la main et me dit : Monsieur, donnez-moi dix sous! J'hésitais, je l'avoue, quand se baissant un peu elle m'embrassa la main avec sa bouche toute brodée de merveilleuses dents, des gouttes de vif-argent qui frétilleraient dans une feuille de rose! Le moyen de refuser! Je lui donnai la pièce d'argent qu'elle me demandait et je me sauvai pour éviter la bonne aventure qu'elle voulait absolument me tirer.

Le souper était servi chez mon oncle. Tout en dégustant mon thé et mordant à bouche que veux-tu dans les grandes tartines de pain beurré et de pain d'épice, je lui disais : Hein! quel beau tableau on pourrait faire avec ce campement! et il répondait : Ah! si Jan Luyken ou Jacques Callot étaient vivants, quelles merveilleuses eaux-fortes ils auraient faites avec ces guenipes à peau d'ambre qui flamboient aux lueurs des braises écroulées. Et le maître suprême donc! le divin Rembrandt, repris-je, quel chef-d'œuvre il aurait produit avec tous ces haillons! Et ragaillardi par ce bon vin du Rhin qui sent la noisette et que je buvais à petites gorgées, en vrai gourmand, dans mon verre couleur d'émeraude, je m'enfonçai dans une délicieuse rêverie où reparaissait, avec ses grands yeux effarés et ses lèvres de rose sanglante, la belle fille qui m'avait pris la main. Cette rêverie tournait au sommeil. Je m'imaginai un moment que moi, pauvret, j'étais le Titan qu'on nomme le Von Rhin; je me voyais dans son costume magnifique, avec ses grands cheveux débordant sous sa toque, ses petites moustaches de chat ébouriffées, ses yeux brûlants, peignant la figure de cette bohémienne qui trempait dans la boue ses beaux pieds de déesse.

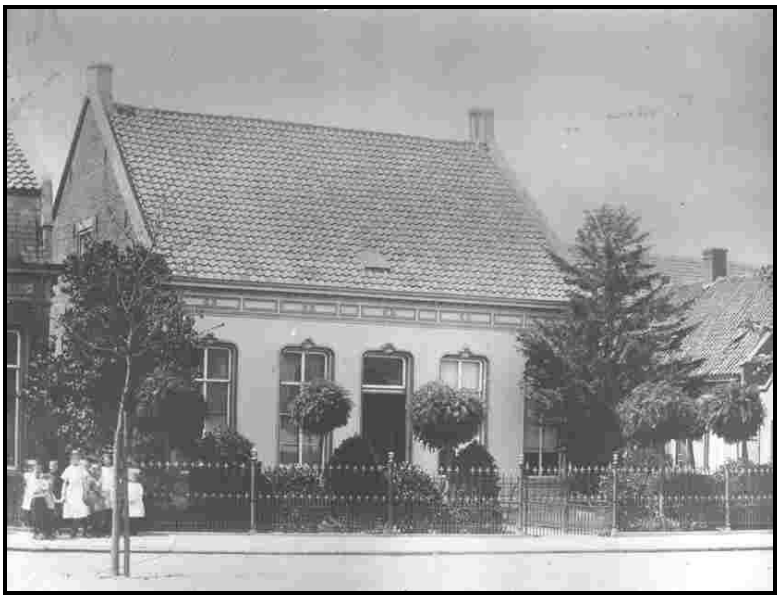
« Eh! garçon, cria mon oncle, tu dors. — Allons nous coucher! » — Ô mon oncle, mon oncle, quel beau rêve vous avez interrompu!

Bohémiens

Après avoir logé pendant une courte période, en 1866, chez le quincaillier Pieter Mercx, qui habitait avec son épouse et ses cinq enfants une maison dans la rue Nieuwlandstraat, Constantijn Huijsmans déménage avec sa sœur Oda au Ven, aujourd'hui place Pius[27]. La maison sise Ven 21[28] est suffisamment large pour lui et sa sœur et il peut en outre y disposer, comme il appert du récit de son neveu, de son propre atelier. La bonne Antonia Smolders, originaire de Gilze, occupe également une chambre dans la maison. La grande mare dont question dans « Un campement de bohémiens » (« […] et six carrioles encombrées de bannes, de mâts, d'hommes, de femmes, d'enfants, le tout confondu pêle-mêle, en un tas, les uns sur les autres, débouchèrent sur l'allée et se rangèrent en cercle autour d'une grande mare, qui verdoyait au milieu de la place[29]. ») doit donc être le Ven, appellation assez idyllique de l'étang situé au milieu de la place ayant hérité du même nom. Et le bourgmestre prenant un air crâne (« L'arrivée de ces carrioles était un événement grave. Le bourgmestre se détacha du groupe où il pérorait, se campa, la jambe droite en avant, s'essuya les lèvres avec un foulard, toussa, cracha, et, d'une voix mâle, adressa la parole aux nouveaux arrivés …[30] ») doit être J.F. Jansen, qui administre la ville de 1869 à 1901, généralement avec plus de succès que dans la soirée d'août 1874[31] dont Huysmans nous raconte les événements.

Le Ven (place Pius)

[27] « Ven » est en fait un lieu-dit et signifie « mare » ou « marais », le nom officiel de la place était déjà « Piusplein » à l'époque.
[28] Sur le coin de la place et de l'actuel passage Emma, à l'époque appelé « Vensepad » = « sentier du marais ».
[29] *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° cité, p. 262.
[30] *Ibid.*, p. 262.
[31] Août 1873 – voir note 25.



Maison de Constant Huijsmans au Ven

Puisqu'il est toujours intéressant de s'interroger sur le degré fictionnel d'un récit, une relation des événements dans la presse de Tilburg aurait été la bienvenue. Elle s'est avérée introuvable[32].

Dans la période où il écrit « Un campement de bohémiens », Huysmans est, comme on l'a déjà fait remarquer à propos du *Drageoir à épices*, fortement tributaire de l'écrivain français Aloysius Bertrand (1807-1841). Celui-ci a écrit de courts poèmes en prose romantiques, inspirés des œuvres de Rembrandt et de Callot. Ils ont été réunis dans le recueil *Gaspard de la nuit. Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*. L'artiste Jacques Callot (1592-1635), que le neveu et l'oncle Huysmans admirent beaucoup, avait, comme Rembrandt, une grande prédilection pour la gravure d'eaux-fortes représentant des vagabonds ou des mendiants. Dans le livre le plus célèbre de Joris-Karl Huysmans, le roman *A rebours* paru en 1884, l'ermite névrosé Des Esseintes, qui a fait accrocher à tous les murs de son boudoir des gravures de Jan Luyken représentant des scènes de persécution religieuse,

[32] La presse de Tilburg de 1874 n'en contient en effet aucune trace, alors que la venue – assez fréquente – de bohémiens faisait toujours l'objet d'un court écho dans les faits divers des journaux locaux. Jef van Kempen a toutefois poursuivi ses recherches et, dans un petit article publié dans le journal *Brabants Dagblad* en 2002 et disponible sur la page internet http://kempis.nl/mag/huysmans-j-k, il cite un passage d'un fait divers repris dans le journal *Tilburgsche Courant* du 28 août 1873, dont le texte complet est le suivant : « TILBURG, 27 août. Samedi, dans la soirée, est arrivée ici, escortée par la gendarmerie et la police, une troupe de bohémiens, un groupe d'environ 50 personnes, avec 8 carrioles et 2 chevaux (de race petite) attelés à chacune d'elles. Bien qu'il y eût parmi eux plusieurs personnes gaillardes et costaudes, ils inspiraient, à cause de leur malpropreté et de leur tenue dépenaillée (certains étaient vêtus de loques), une profonde répugnance. La place Pius (Ven) leur avait été désignée comme lieu de campement par l'Administration communale; ils y montèrent sans tarder leurs tentes. La commune leur a fourni du pain, de la viande et du fourrage pour les chevaux. Dimanche matin, vers 9 heures, ce beau petit peuple a été transporté aux frontières via Moergestel, dûment accompagné par la police. Nous leur souhaitons un bon voyage et espérons ne plus jamais les revoir, non seulement parce qu'il s'agit de mendiants brutaux, mais surtout compte tenu de l'atteinte aux bonnes mœurs. » (source : Bibliothèque Royale de La Haye – notre traduction).

fait également[33] la comparaison entre Luyken et Callot, au désavantage de ce dernier.

L'éloignement. Jusqu'à sa mise à la retraite comme fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, en 1898, Huysmans prend en règle générale ses vacances pendant tout le mois d'août. Dans l'article « En Hollande », publié le 15 février 1877 dans le *Musée des Deux Mondes*, il relate le voyage à Amsterdam, Haarlem, Delft et La Haye qu'il a fait au départ de Tilburg en août 1876. Dans ce récit de voyage, il exhorte les artistes et touristes français à aller visiter les Pays-Bas, en précisant qu'il ne faut surtout pas tarder. Le vieux Brabant du Nord disparaîtra, les villes sont de plus en plus aménagées au goût de Paris, la campagne change de jour en jour. En Hollande, pays de Rembrandt et de Steen, on ne retrouvera bientôt plus aucune trace de la jovialité ni du pittoresque qui l'ont toujours caractérisée.

L'invitation de Constantijn Huijsmans à venir passer deux semaines de ses vacances d'été à Tilburg lui convient parfaitement, car cela lui permet, à l'insu de son oncle évidemment, de visiter régulièrement Bruxelles, où l'impression de son premier roman naturaliste *Marthe, histoire d'une fille*, histoire de la jeunesse d'une prostituée, est en cours. Le tirage intégral sera saisi à la frontière française[34], mais le roman lui vaudra l'amitié de Zola. Au cours des années suivantes, les relations entre Constantijn et Joris-Karl Huysmans deviennent plus distantes. On ne sait plus rien retrouver sur l'intensité de contacts éventuels à cette époque, d'autant que peu de temps avant sa mort, Joris-Karl Huysmans a fait brûler non seulement de nombreux manuscrits mais également une part importante de sa correspondance.

Que son enthousiasme pour les Pays-Bas a dû s'affaiblir au cours des années, appert de son roman *A rebours*, où Des Esseintes se souvient d'une visite à la Hollande : « […] il devait le reconnaître, l'école hollandaise du Louvre l'avait égaré; […] la Hollande était un pays tel que les autres […][35] »

En 1879, Constantijn Huijsmans, entre-temps pensionné, quitte Tilburg avec sa sœur Oda et sa sœur Virginie, qui est également venue vivre chez lui. Il s'établit à La Haye, où il continue d'habiter jusqu'à sa mort qui survient le 28 novembre 1886[36].

---

[33] A l'instar de Huysmans, qui formule son opinion à ce sujet dans « Un camp de bohémiens » : « […] j'étais plongé dans une collection de gravures de Luyken, un prodigieux artiste qui égale s'il ne surpasse Callot, […] » (*Ibid.*, p. 261). Constant Huijsmans possède une bibliothèque assez riche, comportant des ouvrages de Leonardo da Vinci, des livres de peinture de Vasari et de Carel van Mander, six livres de reproductions de Jan Luyken, ainsi que de nombreux recueils de poésie, notamment français.

[34] Inexact. Ce sont les exemplaires que Huysmans essaie d'importer en France qui sont saisis. Jean Gay, éditeur du roman, garda un stock assez important, qui fut racheté par l'éditeur-libraire bruxellois Henry Kistemaeckers puis mis en vente par ce dernier (qui publia plusieurs années après l'édition originale d'*A vau-l'eau*).

[35] *Oeuvres complètes*, VII, Paris, Crès, 1929, p. 207-208.

[36] A l'âge de 73 ans, Constant a encore fait un voyage de dix jours dans la région sud des pays bas (il visite entre autres Tilburg et Turnhout). Son compte rendu est conservé aux archives de la Ville de Breda. Ce manuscrit, amplement annoté, a été publié par Ad C. Willemen sous le titre *Constant Huijsmans' laatste reis. Schier ultieme*

Robert Baldick, l'excellent biographe de Joris-Karl Huysmans, fait état de la question de l'héritage qui sème le trouble dans la famille après le décès de Constantijn Huijsmans[37]. Sous pression de certains membres de la famille ne voulant pas fermer les yeux sur les faits et gestes du neveu parisien, Constantijn Huijsmans fait modifier son testament de manière telle que son neveu Joris-Karl ne pourra disposer de sa part qu'après le décès des six sœurs de son oncle, qui peuvent placer le capital et bénéficient de l'usufruit, le neveu n'ayant donc pas immédiatement accès à sa part de succession ni droit aux intérêts générés par celle-ci. Joris-Karl Huysmans, toujours célibataire, considère à juste titre qu'il a en quelque sorte été déshérité[38].

La conversion. Avec *Marthe*, Joris-Karl Huysmans s'est assuré de la sympathie non seulement d'Emile Zola, mais également d'Edmond de Goncourt et de Gustave Flaubert. Par ses romans *Les Soeurs Vatard* et *En ménage*, et par sa contribution au recueil de nouvelles *Les Soirées de Médan* (1880), qui comporte également une contribution de son ami Guy de Maupassant, il renforce sa réputation d'adepte du naturalisme de Zola.

---

exercities in voyeurisme [Le dernier voyage de Constant Huijsmans. Exercices quasi ultimes en voyeurisme], Tilburg, Thomas Leeuwenberg, 1989.

[37] Robert Baldick, *La vie de J.K. Huysmans*, Paris, Denoël, 1958, p. 127. Cette affaire est également évoquée à de nombreuses reprises dans les lettres de Huysmans à son ami hollandais Arij Prins. Il est étonnant que dans sa première lettre (du 2 décembre 1886) à Prins après la mort de son oncle, Huysmans ne dise pas un mot sur cette perte. Il y dit bien « Mort de toutes parts […] », mais ne parle que de la disparition du gosse (Jean) d'Odilon Redon, survenue le 27 novembre, et de celle de son chat Barre de Rouille. Voir *Lettres inédites à Arij Prins, 1885-1907, publiées et annotées par Louis Gillet*, Genève, Droz, 1977, p. 67 et *passim*.

[38] Dans son étude citée, Wilma van Giersbergen donne de plus amples précisions : il y eut trois versions du testament, datant de respectivement 1872, 1883 et 1885, ce qui n'était nullement dû à l'irrésolution de l'oncle, mais aux pressions exercées par des membres de sa famille qui étaient en froid avec le neveu français et ne voulaient avoir affaire à celui dont la conduite était à leurs yeux douteuse. Dans le deuxième testament (passé devant le notaire Anthonius Franciscus Adolphus Leesberg à La Haye le 9 mars 1883, conservé aux Archives communales de La Haye, *Archives Notariales*, n° d'inventaire 48.1), Constant Huijsmans stipula que ses possessions, constituées de 39.000 florins et de quelques centaines de florins en titres bancaires et obligations, devaient être réparties entre ses six sœurs, son neveu parisien et une nièce. Cinq des sœurs hériteraient chacune de 1000 florins, Joris-Karl recevrait 2000 florins. La principale héritière de Constant serait son autre sœur Oda, qui dès la mort de son épouse Louise avait habité chez lui et s'était occupée de son ménage. Elle bénéficierait de l'usufruit à vie de 20.000 florins. Après la mort d'Oda, le capital de 20.000 florins serait réparti à parts égales entre le neveu Joris-Karl et les enfants d'Egidius Kerstens (beau-frère de Constant, demi-frère de son épouse Louise). Il était prévu en outre que tous les livres d'art en français et la majeure partie des portefeuilles de dessins, d'estampes et de photos reviendraient au neveu parisien. Dans le dernier testament, définitif (passé devant le même notaire le 9 décembre 1885, et conservé aux mêmes archives, n° d'inventaire 48.6), les montants pour les cinq sœurs et Joris-Karl furent ramenés à 500 florins. Mais la principale modification était qu'après le décès d'Oda, l'usufruit passerait d'abord aux autres sœurs, et que ce ne serait qu'après la mort de celles-ci qu'un montant de 10.000 florins reviendrait à Joris-Karl et une même somme aux enfants d'Egidius Kerstens. Selon Robert Baldick, les nouvelles dispositions du testament équivalaient au déshéritement, car Huysmans ne pourrait disposer de son héritage qu'après la mort de toutes ses tantes. Il est toutefois très improbable, selon Wilma van Giersbergen, qu'on ait délibérément essayé ainsi de déshériter le neveu. En effet, Joris-Karl, né en 1848, devait logiquement survivre à ses six tantes, nées entre 1814 et 1829. Néanmoins, en procédant de la sorte, la famille empêcha Joris-Karl de bénéficier de l'argent au moment où il en avait le plus besoin. Quoi qu'il en soit, dans toute cette affaire, personne ne pouvait prévoir que le neveu n'hériterait jamais rien du tout, puisqu'il disparaîtrait en 1907. A ce moment, deux tantes étaient toujours en vie : Oda, qui ne décéderait qu'en 1913 (connaissait-elle les derniers livres de son neveu ?), et Virginie, dont la date de décès est inconnue. En 1907, elles reçurent toutes les deux, de Paris, le faire-part du décès de leur neveu. Une question encore : entre les deux derniers testaments, un événement : la parution d'*A rebours*. La lecture de ce roman aurait-elle définitivement éloigné la famille du neveu parisien « décadent » ?

En 1882 paraît *A vau-l'eau*, une nouvelle pessimiste sur la vie du fonctionnaire célibataire Folantin. A propos de ce livre, le quatre-vingtiste Frans Erens[39] écrit : « Quand après de longues années, une part importante de son oeuvre aura été oubliée et sera tombée en poussière, en même temps que la majeure partie de la littérature actuelle, le petit chef-d'œuvre *A vau-l'eau* avec ses phrases simples, grises, mais solidement composées sera encore consulté par plus d'un pour voir comment vivait et souffrait à la fin du dix-neuvième siècle le type humain du célibataire[40]. » Dans beaucoup de ses romans, on retrouve des traits de Huysmans même dans le personnage principal. Il utilise également ses propres romans pour porter à l'attention du public l'oeuvre de ses amis, par exemple celle du peintre Odilon Redon et des poètes Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. En 1884 paraît le roman *A rebours*, déjà cité, qui sera souvent qualifié par après de « bréviaire de la décadence » et exercera une influence importante sur l'œuvre d'écrivains comme Paul Valéry et Oscar Wilde. Ce passage à une littérature plus symboliste constitue une rupture avec le naturalisme et avec Emile Zola. Contre les attentes de Huysmans même, *A rebours* reçoit un accueil très favorable. Un critique[41] formule la spéculation presque prophétique qu'il ne reste plus à Huysmans qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix. Ce sera la croix.

Après son roman *En rade* paraît *Là-bas*, une étude du satanisme, dans une période où Huysmans subit une forte influence de toutes sortes de mouvements occultes curieux. En 1892, il part une première fois en retraite au monastère bénédictin[42] Notre-Dame d'Igny. En 1895 suit le roman *En route*, où il relate sa conversion au catholicisme. Frans Erens écrit à ce sujet : « On doit être ou avoir été catholique pour comprendre ce livre[43]. » Son ralliement au catholicisme est très controversé tant chez les catholiques que chez les non-catholiques. Il provoque des polémiques véhémentes dans la presse française. Dans une interview à l'occasion de la mort de Huysmans, son ami hollandais, l'écrivain Arij Prins, dit à propos de cette période : « Son virage du côté du catholicisme, de la vie monastique, bon, je présume que – à côté de nombreuses autres causes évidemment : la haine de son époque, son aversion pour le commercialisme – il a été provoqué aussi par l'épuisement de sa matière. Huysmans n'a jamais écrit sur quelque chose qu'il ne connaissait pas avec précision[44]. »

En route, *La Cathédrale* et *L'Oblat* sont les romans de sa conversion. Jusqu'à sa mort, il écrira encore de nombreux ouvrages « catholiques », dont les hagiographies bien connues de Sainte Lydwine et de Don Bosco. Les tirages se vendront promptement. Pendant deux ans, Huysmans vit à proximité du

---

[39] Membre du mouvement des « Auteurs de 1880 » aux Pays-Bas.
[40] Frans Erens, *Literaire wandelingen [Promenades littéraires]*, Amsterdam, 1906.
[41] Il s'agit de Barbey d'Aurevilly, dans un article du *Constitutionnel* (28 juillet 1884), repris dans *Le roman contemporain* en 1902.
[42] Il serait plus correct de dire « cistercien » ou de parler de la Trappe d'Igny.
[43] Frans Erens, *op. cit.*
[44] Herman Robbers, « Charles-Marie-Georges (dit : Joris-Karl) Huysmans, een gesprek met Arij Prins [entretien avec Arij Prins] », *Elseviers geïllustreerd maandschrift*, 18e année, n° 1, 1908, p. 36-50).

l'abbaye bénédictine de Ligugé, jusqu'à la fermeture du monastère et son retour à Paris.

En 1906 il s'avère que Huysmans souffre d'un cancer de la gorge. Après une agonie longue et triste – il refuse les injections de morphine parce qu'il est convaincu que ses souffrances lui sont imposées par Dieu – il meurt le 12 mai 1907.

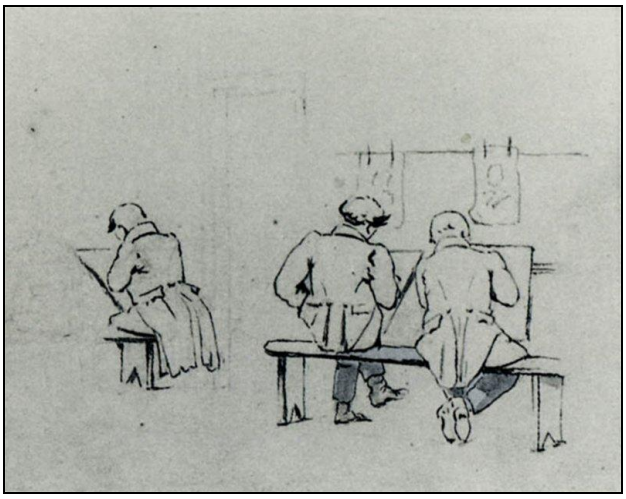
Son ami Lucien Descaves, futur fondateur de la « Société J.-K. Huysmans » le visite encore une demi-heure avant son décès. Il trouve Huysmans, se résignant à la mort, une cigarette entre les doigts. Le 15 mai 1907, Huysmans est enterré au cimetière Montparnasse, vêtu de l'habit des moines bénédictins.

Une seule fois encore, les membres de sa famille hollandaise reprennent contact : pour s'enquérir de la succession du célèbre cousin parisien. Ils ne sont pas cités dans le testament.

ANNEXE

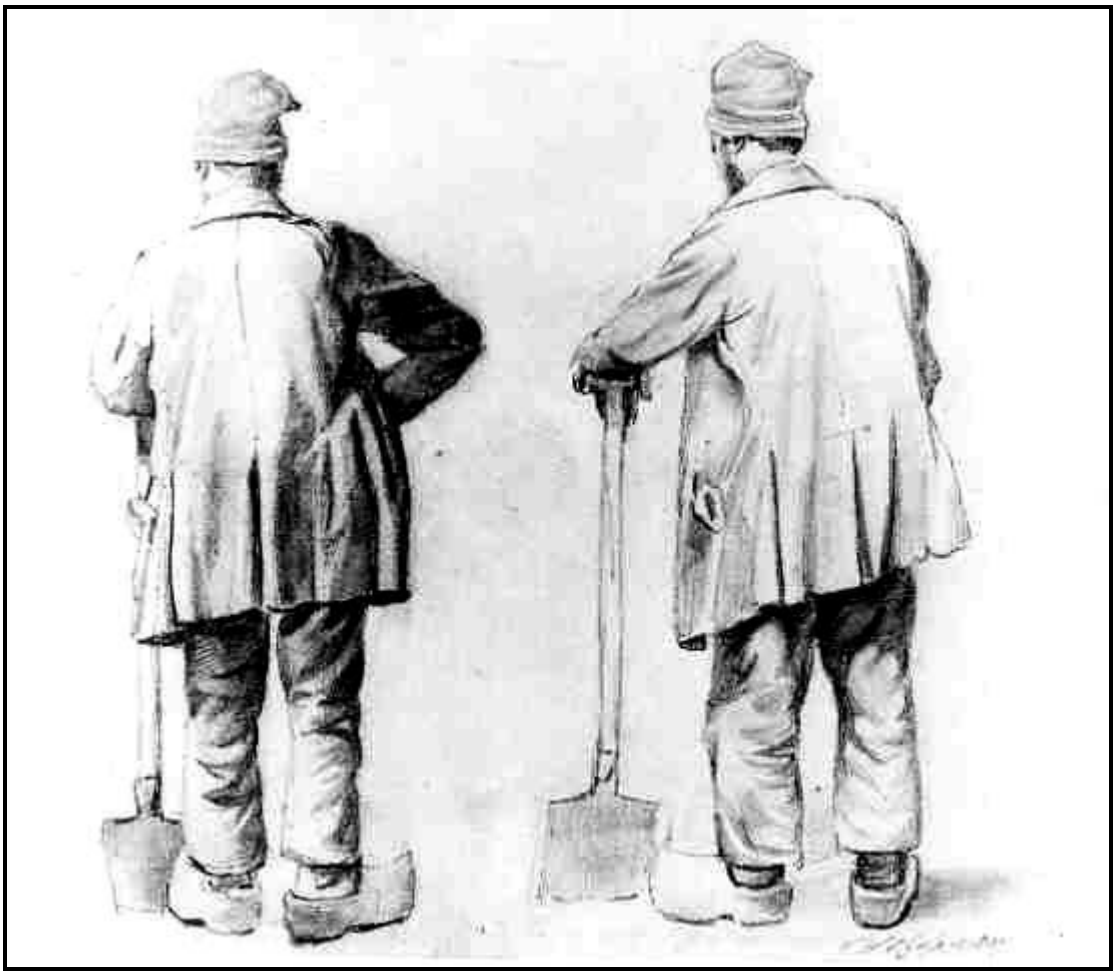
DESSINS DE CONSTANT HUIJSMANS

[carnets de dessin conservés aux archives de la Ville de Breda]

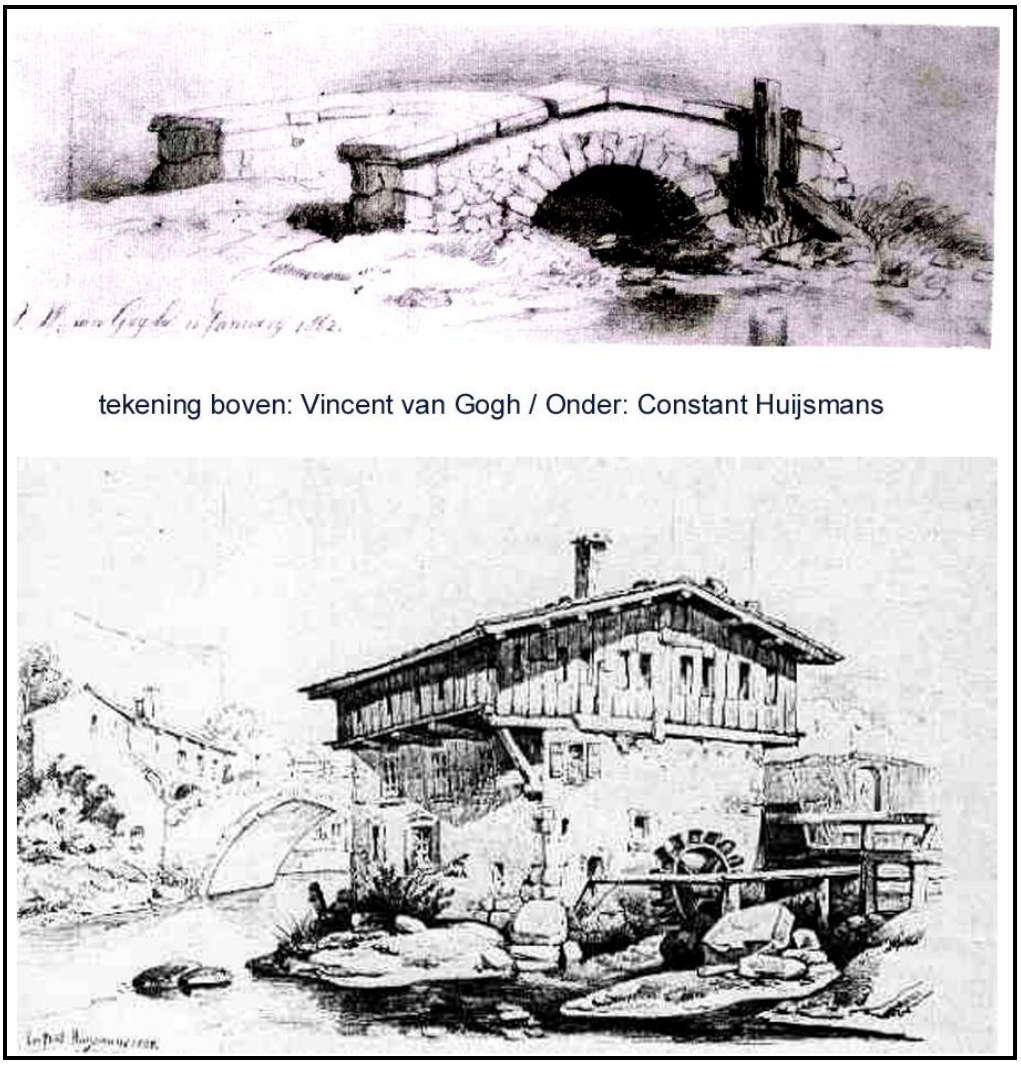


CROQUIS DE VINCENT VAN GOGH

[signé V.W. v. Gogh ft. 1867]



DESSINS DE L'ELEVE ET DU PROFESSEUR



En haut : Vincent van Gogh
En bas : Constant Huijsmans

Nicolae Grigorescu

Tête de jeune bohémienne

(1870-1875)

éditions en régie

dos de la couverture

Le Ven (place Pius) à Tilburg